Ami du Clergé du 21 février 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — VI. L'espérance, 113.
Sur le présent et l'avenir du Catholicisme. — V. Le Catholicisme hors de France, 115.
Les Litanies de S. Joseph. — II. *Illustre descendant de David, priez pour nous :* Ses gloires et nos gloires, 118. — III. *Lumière des Patriarches, priez pour nous :* S. Joseph et les âmes du Purgatoire, 120.
Aux Enfants de Marie. — XIV. Le progrès spirituel, 124.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XI. L'entretien avec le Dauphin, 125. — XII. La France prie, le Dauphin réfléchit, 127.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

VI

L'ESPÉRANCE

Mes frères,

La seconde vertu théologale par laquelle le 1er commandement nous prescrit d'adorer Dieu intérieurement est l'espérance. De même que par la foi nous honorons la science infinie et la souveraine véracité de Dieu, de même, par l'espérance qui nous fait attendre avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis, nous reconnaissons et honorons la toute-puissance de Dieu, sa bonté, sa miséricorde infinie et son absolue fidélité.

Nous allons voir dans cette instruction comment Dieu nous fait un précepte d'espérer en lui et par quels péchés nous violons ce précepte.

I

Nombreux sont les passages de la Sainte Ecriture où Dieu nous commande d'espérer en lui : « Bienheureux sont tous ceux qui se confient en Dieu, » nous dit-il par la bouche de David (Ps. II, 13). « Espérez toujours en Dieu, » nous répète-t-il par celle du prophète Osée (XII, 6). « Espérez dans la grâce qui vous est offerte, » dit à son tour S. Pierre aux premiers fidèles (I Petr., I, 13).

Et que devons-nous espérer ? Dieu nous ordonne d'espérer *pendant cette vie* sa grâce pour nous sanctifier et les biens temporels dont notre corps a besoin pour collaborer avec notre âme à cette œuvre de sanctification. Il nous ordonne d'espérer *après cette vie* le bonheur éternel et la glorieuse résurrection qui permettra à notre corps de jouir de ce bonheur avec notre âme.

Ces biens, il nous les a promis à maintes reprises. Il nous a promis le bonheur éternel : « Les justes vivent éternellement, leur récompense est auprès du Seigneur, » dit le livre de la Sagesse (V, 15). — « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, dit à son tour Notre-Seigneur, car grande est dans le ciel la récompense qui vous attend » (Mt., V, 12). Il affirme que nombreuses sont dans le ciel les demeures que son Père réserve aux élus et, avant d'y remonter lui-même, il assure qu'il va nous y préparer une place.

Ce bonheur, Notre-Seigneur ne le promet pas seulement à notre âme, il le promet aussi à notre corps qu'il s'engage à ressusciter. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour » (Jo., VI, 55).

Sans doute, ce bonheur, il faudra le mériter. « Si vous voulez entrer en la vie éternelle, dit le Sauveur, gardez les commandements. » Mais pour nous aider à observer ces commandements, il nous promet le secours de Dieu. Nous n'avons, pour l'obtenir, qu'à le solliciter par la prière : « Demandez, dit-il, et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira » (Mt., VII, 7). Ce secours de Dieu, Notre-Seigneur nous l'a mérité lui-même par ses prières, ses souffrances et sa mort. « Aussi, nous assure-t-il, tout ce que vous demanderez avec foi dans votre prière, vous l'obtiendrez » (Mt., XXI, 22).

Même si nous commettons des infractions aux commandements et avons le malheur d'offenser Dieu, nous ne devons pas nous décourager, car, dit Ezéchiel, « en quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira pas » (XXXIII, 12), et Notre-Seigneur promet que les péchés seront remis à ceux à qui ses ministres les remettront.

Notre-Seigneur n'a pas seulement promis à notre âme la vie éternelle et la grâce pour l'obtenir, il a aussi promis à notre corps les biens temporels dont il a besoin pour servir Dieu, lui aussi, sous les ordres de notre âme. « Ne vous mettez point en peine, nous recommande-t-il, et ne dites pas : « Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? » Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Voyez le lis des champs qui est aujourd'hui et demain sera jeté au feu ; si Dieu le revêt au point que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme lui, ne le fera-t-il pas bien plus pour vous ? » (Mt., VI, 25-32).

Voilà les magnifiques promesses que Dieu nous a faites, et qui sont le fondement de l'espérance qu'il nous prescrit. Elles nous montrent combien Dieu est bon et veut notre bonheur. Comme, d'autre part, Dieu est tout-puissant et peut nous accorder les biens qu'il nous promet, comment pourrions-nous hésiter à espérer en lui ? Quand les hommes promettent, ils ne tiennent pas toujours parole, car tantôt leur pouvoir est limité, tantôt ils ne le veulent pas parce qu'ils ont changé d'avis, d'autres fois enfin ils ne l'ont jamais voulu parce qu'ils sont menteurs. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, car il n'y a en lui ni mensonge ni inconstance ni impuissance, il veut ce qu'il dit et il peut ce qu'il veut. Aussi est-ce avec la plus grande assurance que nous devons lui redire chaque jour, dans nos épreuves et nos découragements : « Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et, si j'observe vos commandements, le bonheur éternel dans

l'autre, parce que vous me l'avez promis et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses. »

II

On pèche contre l'espérance chrétienne de deux manières : par défaut et par excès. Par défaut, lorsqu'on n'a pas suffisamment confiance en Dieu et qu'on désespère d'obtenir jamais les biens qu'il nous a promis : c'est le péché de *désespoir*. Par excès, lorsqu'oubliant ce que Dieu exige de nous pour nous accorder ses grâces et son Paradis, on espère les obtenir en dehors des conditions fixées par lui : c'est la *présomption*.

Dieu nous a promis sa *grâce* pour nous aider à faire le bien et éviter le mal. Si difficile que soit le bien que Dieu demande de nous, si enclins que nous soyons au mal qu'il nous défend, nous devons être assurés qu'avec sa grâce nous viendrons à bout d'accomplir sa sainte volonté. Si, au lieu de cela, nous nous décourageons parce que la vertu demande de nous trop d'efforts ou parce que nous retombons toujours dans les mêmes fautes, si nous désespérons de vaincre jamais nos passions et de nous corriger de nos défauts, c'est du désespoir, c'est un manque de confiance en Dieu qui ne refuse jamais sa grâce à qui la lui demande et qui n'exige jamais rien de nous qui ne soit possible. Au lieu de nous décourager, disons plutôt avec S. Paul : C'est vrai que je ne puis rien par moi-même, mais « je puis tout en celui qui me fortifie » (Philipp., IV, 13).

Dieu a promis de ne pas nous laisser manquer du *nécessaire* et de veiller sur nous avec une sollicitude toute paternelle, il nous assure que pas un seul cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. Si, au lieu de nous confier en sa Providence, nous craignons toujours de manquer du nécessaire et sommes toujours en souci au sujet de l'avenir, si nous nous décourageons dans les épreuves et souhaitons d'être débarrassés de la vie comme d'un fardeau, nous offensons Dieu, nous oublions sa bonté, nous nous défions de sa toute-puissance et mettons en doute la sincérité de ses promesses. Au lieu de nous inquiéter ainsi, il nous faut sans doute travailler et, comme Dieu nous l'ordonne, nous efforcer de gagner notre pain à la sueur de notre front, mais quand nous avons fait ce que nous avons pu, suivons le conseil de David qui nous dit : « Abandonnez-vous entre les bras de Dieu, jetez-vous sur son sein et il vous nourrira » (Ps. LIV, 23).

Dieu a promis le *pardon* au pécheur qui se repent. Si, à la vue du nombre et de la gravité de nos fautes, nous désespérons de ce pardon ; si nous nous imaginons faussement qu'il n'y a plus pour nous de miséricorde ni de salut possible ; si, comme Caïn, nous nous disons : « Ma faute est trop énorme pour que Dieu me la pardonne ; » si, au lieu d'aller nous jeter aux pieds du prêtre, nous nous enfonçons dans l'impénitence comme Judas, comme Judas nous commettons un péché de désespoir qui nous conduira comme lui en enfer.

Gardons-nous bien de nous laisser jamais aller à un pareil désespoir. Si coupables que nous soyons, rappelons-nous que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Ecoutons Notre-Seigneur, qui est venu ici-bas chercher les pécheurs et non pas les justes, qui se compare au bon pasteur courant après la brebis perdue et la rapportant sur ses épaules, et affirmant qu'il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. Ces paroles, et bien d'autres tout aussi rassurantes, ne pourront manquer de ranimer notre confiance en la miséricorde de Dieu et de nous faire espérer notre pardon.

III

Le désespoir est un grand péché, qui depuis Caïn a perdu bien des âmes. Et cependant, il faut le dire, il en a perdu moins que n'en perd la *présomption*.

La présomption est le péché de ceux qui espèrent se sauver sans rien faire pour cela, comme si Notre-Seigneur ne nous avait pas fait une promesse conditionnelle lorsqu'il nous a dit : « Demandez et vous recevrez... Si vous voulez entrer en la vie éternelle, gardez les commandements. »

Ceux-là pèchent donc par présomption qui se flattent d'éviter le mal et de faire le bien par *leurs seules forces*. « Sans moi vous ne pouvez rien, » dit Notre-Seigneur (Jo., XV, 5), affirmant ainsi que sans sa grâce nous ne pouvons faire aucune œuvre utile au salut ; c'est pourquoi il nous recommande de solliciter cette grâce par la prière. Si, sourds à ses exhortations, nous ne prions jamais ; si, confiants à l'excès dans nos propres forces, nous nous exposons aux dangers de toute sorte, comme le fit S. Pierre dormant paresseusement au Jardin des Oliviers au lieu de veiller et de prier, puis se mêlant imprudemment aux ennemis du Sauveur dans la cour de Caïphe, nous faisons un péché de présomption.

Ceux-là pèchent par présomption qui espèrent faire leur salut sans prendre pour cela aucun des *moyens* prescrits par Dieu. C'est ainsi qu'ils espèrent le pardon de leurs péchés, quoiqu'ils n'aient aucun regret ni ferme propos ; ils espèrent éviter le péché, mais sans en fuir les occasions ; ils espèrent remporter la victoire sur leurs passions, se corriger de leurs défauts, acquérir les vertus chrétiennes, mais sans se faire violence. Or Dieu n'a rien appris de tout cela, et l'espérer, c'est de la présomption.

Ceux-là pèchent par présomption qui pèchent *sans aucune retenue*, sous prétexte que Dieu, qui est infiniment miséricordieux, leur pardonnera aussi bien cent ou mille péchés qu'un seul, et que, quand ils se confesseront, il ne leur en coûtera pas plus d'en accuser un grand ou un petit nombre. Sans doute, Dieu est miséricordieux, mais aussi il est sage et il ne saurait tolérer que sa miséricorde nous soit un encouragement à l'offenser. Craignons, en péchant ainsi, de lasser sa patience. Qui sait s'il n'a pas fixé le nombre de péchés qu'il tolèrera de notre part, et s'il n'attend pas que ce nombre soit complet pour nous réprouver à tout jamais ?

Ceux-là pèchent par présomption enfin qui *remettent leur confession* à plus tard, se disant qu'il sera

temps de se confesser au moment de mourir, qu'alors un bon *Peccavi* suffira pour réparer toute une vie d'indifférence et ouvrir le ciel. Ils oublient, ceux-là, que si Dieu a promis le pardon au pécheur repentant, il n'a point promis le lendemain au pécheur qui diffère sa conversion. Notre-Seigneur avertit les fidèles au contraire d'être toujours prêts parce qu'ils ne savent ni le jour ni l'heure où la mort viendra les surprendre. Aussi le Saint-Esprit nous invite-t-il à ne pas différer notre conversion de jour en jour, de peur que le Seigneur ne nous frappe brusquement (Eccli., V, 8).

* *

Evitons donc ces deux péchés qui offensent également Dieu : le désespoir et la présomption. Que nous serons heureux si nous pratiquons comme il convient cette belle vertu d'espérance que nous prescrit le premier commandement ! Elle nous gagnera le cœur de Dieu qui sera honoré par notre confiance ; elle nous consolera dans nos peines, en nous en faisant entrevoir le terme et la récompense ; elle nous soutiendra dans les tentations et nous encouragera au service de Dieu par la perspective du ciel que Dieu nous a promis. Ainsi soit-il.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME

V

LE CATHOLICISME HORS DE FRANCE

Messieurs,

Je vous ai loyalement énuméré, dans mon dernier entretien, les pertes du catholicisme chez nous. Je ne vous ai rien caché ; j'ai tout dit ; j'ai rempli en conscience le rôle d'avocat du diable. Au point qu'à certain moment peut-être, en m'entendant parler, quelques-uns d'entre vous ont pu se dire : « Décidément, si le catholicisme n'est pas mort, il est tout de même bien malade ! »

Pas si malade que cela, Messieurs, car à un sombre tableau j'ai opposé une contre-partie des plus consolantes. Nulle part le levain évangélique n'a perdu de sa vertu : nous avons vu que partout, chez nous, la pâte humaine est encore puissamment soulevée et que des âmes, en nombre considérable, sont encore travaillées par le ferment divin. Non, la vieille foi catholique n'est pas morte dans notre pays. Il y a perte d'un côté, progrès de l'autre, et de belles espérances nous restent !

Cette impression de vitalité de l'Eglise s'impose encore plus fortement à l'esprit, quand nous portons nos regards au delà de nos frontières.

Quand la mer, Messieurs, quitte un rivage, c'est qu'elle avance sur un autre rivage qu'elle ronge et finit par recouvrir. Ainsi en est-il du catholicisme : il perd des adeptes dans un pays, il en gagne dans un autre. Ses pertes sont compensées, et souvent avec de merveilleux avantages.

Ce phénomène trop peu observé, je veux vous le montrer ce soir, et vous en faire voir l'importance. Des horizons nouveaux, plus larges que ceux que vous avez journellement sous les yeux, vont s'ouvrir devant vous, et quand vous y aurez plongé vos regards, je suis sûr que vous ne serez plus tentés de croire à la décadence de votre religion.

Entreprenons, Messieurs, un voyage dans les différentes nations de cette partie du monde à laquelle nous appartenons. Je serai votre guide ; suivez-moi.

Un premier symptôme bien remarquable attirera notre attention : c'est l'immense prestige du Pape romain ; c'est l'activité missionnaire, c'est la vitalité de l'Eglise. Un second, non moins remarquable, se manifeste après celui-là : c'est dans toute l'Europe une stabilisation ou un progrès sensible de cette foi catholique dont le Pape est le gardien et le Propagateur attitré.

Ces deux symptômes s'imposent à l'esprit de tout homme qui regarde le monde d'un œil impartial.

I

Je ne me lasserai pas de le répéter : il n'est pas vrai que le catholicisme soit en décadence, et naturellement il est encore moins vrai qu'il soit mort. « L'Eglise, son organe, n'est pas une chose qui, étant née tel jour, finira tel autre ; l'Eglise *est,* elle est dans le Christ éternel. Elle a terrestrement ses traverses d'angoisses, mais ce sont des veilles de triomphe [1]. » Voyez vous-mêmes.

L'Eglise catholique a un chef, en Europe, à Rome : c'est le Pape. Dites-moi si jamais, depuis le moyen âge, la Papauté a tenu au sein des peuples une place plus haute que celle qu'elle occupe aujourd'hui ? Pie IX, Léon XIII, Pie X, Benoît XV, ont fait grande figure dans le monde depuis un siècle, et leur influence a été considérable tant au point de vue religieux qu'au point de vue de la civilisation. Le Pontife aujourd'hui régnant n'a rien perdu de leur immense prestige, presque tous les peuples de l'univers sont représentés auprès de lui, et l'accord enfin conclu entre l'Italie et la Papauté a reconnu, après soixante ans de discorde, la véritable, propre et absolue souveraineté de celui qui, en vertu de son mandat divin, ne peut être le sujet d'aucun pouvoir temporel. Vous avouerez bien qu'il n'y a là aucun signe de décadence.

Du Vatican, le Pape tend les bras à l'univers. Il appelle à lui les brebis évadées du bercail, et vous seriez stupéfaits autant qu'édifiés si vous vous rendiez compte de l'activité apostolique qui pousse ce représentant du Christ sur la terre à accroître le royaume de son Maître. L'effort tenté pour ramener les Eglises orientales à l'unité est admirable. Des Collèges orientaux sont fondés à Rome ; un Institut oriental est créé pour l'étude des langues et des disciplines de l'Orient. Une Congrégation spéciale est instituée pour les chrétientés de la Russie et des régions lointaines de Malabar, en passant par les Balkans et l'Asie Mineure ; entendez pour les Slaves, les Gréco-Byzantins, les Syriens, les Coptes, les Abyssins, les Melchites. Organismes puissants dont le rayonnement est immense.

L'activité pontificale, pour regarder au loin les peuples « assis à l'ombre de la mort, » ne s'en

1 Baumann, *Le Baptême de Pauline Ardel.*

préoccupe pas moins des destinées catholiques de notre Europe. Pas une nation d'Europe où elle n'agisse par ses évêques, ses prêtres, ses religieux, ses religieuses, ses fidèles dévoués.

Sous l'inspiration et la direction du Pontife souverain, l'Eglise lance ses missionnaires à la conquête des âmes et elle les envoie dans tous les pays de l'univers. Nous savons tous que l'apostolat catholique français, par la faute de nos représentants aussi bornés que sectaires, a perdu en ces dernières années des territoires immenses. Mais l'Eglise, si elle apprécie nos services, peut se passer de nous. Dans les champs où les nôtres ne peuvent plus travailler faute de bras, elle envoie les Dominicains espagnols, les Franciscains allemands, les Salésiens italiens, les Dominicains canadiens, les Pères de Maryknoll des Etats-Unis, des religieux suisses ou d'autres nations. La France y perd de son prestige, de son influence et de sa fortune même ; l'Eglise n'y perd rien.

Un peu partout, il est vrai, l'action de la Papauté et de l'Eglise est combattue. Presque tous les gouvernements d'Europe sont pénétrés envers elle d'un esprit de défiance, sinon d'hostilité, ce qui fait qu'il n'y a plus guère d'Etat officiellement catholique. S'ils se défendent d'être hostiles, ils se déclarent neutres. Perte immense pour le catholicisme ; perte plus grande pour les Etats.

Quant aux peuples, eux aussi, ils ont été atteints par la contagion de l'erreur. Dans tous les pays, on constate un oubli croissant des vérités catholiques, dogmes et règles morales ; dans tous les pays, la haine du catholicisme est semée dans les foules, où elle germe et s'enracine trop facilement ; dans tous les pays, on voit des doctrines saugrenues, telles que le spiritisme, et combien d'autres superstitions le plus souvent grotesques, combattre et supplanter le catholicisme. Mais étudiez l'Europe et regardez-y de près : le catholicisme y tient-il encore une place honorable ?

Cette place est plus qu'honorable ; elle est prépondérante. Vous allez le voir, Messieurs.

II

Les traités qui ont réglé la situation européenne après l'affreuse guerre de 1914-1918, ont bouleversé la carte géographique au point que l'on ne s'y reconnaît plus guère. La plupart des grandes nations ont gardé cependant leur intégrité et leur nom ; et les groupements nouveaux conservent le caractère des différents pays dont la fusion les a formés. Or, dans ces nations anciennes ou nouvelles, ou le catholicisme subsiste, ou il gagne du terrain.

L'Italie, l'Espagne, la Pologne, une partie de l'Allemagne, l'ancienne Autriche, le Portugal, l'Irlande demeurent des nations catholiques. Le Luxembourg, notre gentil voisin, bien que, comme partout, les catholiques y aient à lutter à certaines heures pour leur liberté religieuse, le Luxembourg, consacré à Notre-Dame, garde sa foi intégrale. Ainsi, une grande partie de notre Europe est catholique ; mais ce n'est pas tout. Il y a des communautés catholiques florissantes dans tous les autres pays. Les nations dissidentes éprouvent, c'est partout visible, la nostalgie de la puissante unité catholique et s'en rapprochent.

Voyez l'*Angleterre*. Un rêve passionné de certitude et d'unité la pousse vers la seule religion qui soit vraiment *une*. Elle se déprend peu à peu de son nationalisme religieux ; un nombre considérable de ses pasteurs et de leurs ouailles aspire aux sacrements catholiques, à l'Eucharistie catholique, à la liturgie catholique. L'Eglise d'Angleterre veut rajeunir et, pour rajeunir, veut se retremper aux sources. Mille deux cents convertis par an montrent quel ferment la travaille, quelle force la pousse. La foule ignorante crie encore çà et là le vieux cri du Protestantisme anglican : « A bas le Pape ! » mais ce qu'il y a de plus éclairé dans ce grand peuple aspire aux sauvegardes du Pasteur unique [1].

L'*Ecosse*, tout entière protestante il y a quarante ans, depuis quarante ans se vide d'Ecossais, tandis que l'Irlande du sud lui envoie une véritable invasion de ses fils catholiques [2]. Ainsi, de l'autre côté du Détroit, un changement profond s'est manifesté dans les âmes ; les catholiques se sont multipliés, les préjugés se sont affaiblis, les haines s'apaisent, l'union se prépare.

L'*Allemagne* est partagée, au point de vue religieux, par trois courants de force inégale ; le Protestantisme domine, un paganisme pathologique s'insinue dans nombre d'âmes d'un nationalisme aigu et désaxé, le catholicisme y est solidement établi et organisé [3]. Les groupements de jeunesse catholique sont nombreux. Un premier groupe a un effectif de 381.000 membres ; ce groupe s'est renforcé de la section des ouvriers et des agriculteurs qui comprend plus de 700.000 adhérents, et l'Union des apprentis réunit 84.000 associés. Au total : 1.165.000 membres. Un deuxième groupe, qui a son centre à Cologne, atteint le chiffre de 12.308 membres et marche de front avec une autre association de 5.900 membres. Le troisième groupe enfin est celui de la jeunesse universitaire, avec 12.036 adhérents. La seule jeunesse catholique allemande comprend 1.418.106 membres.

Le mouvement, — les Réformés s'en alarment, — menace de tout emporter. « Sur tous les terrains, — politique, social, artistique, littéraire, — le catholicisme en Allemagne sort hardiment de la retraite d'ombre où il se terrait, à la fois enfermé et humilié. Pour employer l'expression favorite qui revient constamment sous les plumes germaniques, il sort du « ghetto ». Il secoue d'un coup d'épaule le manteau de timidité qui l'enveloppait, qui l'entravait. Il affronte le grand jour et ses luttes ; sans crainte des remous, il se jette dans le fleuve de la vie contemporaine : après avoir longtemps souffert de se sentir un peu en marge des débats, le voilà tout prêt à disputer victorieusement au protestantisme ses titres de modernité. Et c'est lui qui marque des points [4]. » Les colonnes de la Réforme sont ébran-

[1] Cf. Jean Guitton, *L'Affaire du Prayer Book*, dans *Revue des D M.*, 15 nov. 1928

[2] *La Croix* du 12 juillet 1928.

[3] Raoul Patry, *La Religion en Allemagne*.

[4] Comte d'Harcourt, *Valeurs spirituelles et mystiques*, dans les *Lettres* du 1er sept. 1928. *Les Etudes*, 20 nov. 1928.

lées ; les fidèles de Luther gémissent ; mais c'est ainsi.

La *Hongrie* voisine est en pleine renaissance catholique. « Dans aucun pays d'Europe, l'Eglise ne jouit à l'heure présente d'une considération aussi grande ni d'une liberté aussi étendue. » Dans aucun pays d'Europe, l'Eglise n'a de plus fortes assises et ne fait plus de sensibles et consolants progrès [5]. Les vivaces racines que la foi romaine y a jetées depuis mille ans, « poussent aujourd'hui de nouvelles tiges qu'on peut espérer voir demain s'épanouir en fleurs et en fruits de belles vies individuelles et sociales [6]. »

Toute proche, la *Transylvanie,* devenue terre roumaine par le traité de Trianon, abrite dans son sein toute une population catholique.

Mais revenons vers le Nord. Au Nord, le Protestantisme depuis le XVIe siècle avait pris possession de tous les pays. Aujourd'hui, le Protestantisme, divisé et incertain de sa doctrine, ne sait plus à quoi se prendre et le Catholicisme grandit et se fortifie chaque jour.

La *Hollande* n'est plus le foyer d'un protestantisme radical, hypocrite et intransigeant. Dans tout le pays et dans toutes ses colonies, le catholicisme se réveille et va fleurir. Il s'y organise et s'y répand avec cette méthode et cette persévérance qui forment le fond du caractère d'un peuple qui a vaincu l'élément indomptable, la mer, et qui est parvenu à transformer son coin de terre marécageux en un jardin fertile où son âpre effort trouve sa récompense. Des fédérations de toutes sortes groupent les fidèles et les encadrent, et leur activité est aussi féconde qu'elle est rayonnante [7].

En *Suède,* une ère nouvelle s'ouvre de tolérance et de sympathie pour les catholiques et le catholicisme. Les masques revêches des protestants fanatiques sont tombés. Les confessions dissidentes affirment de plus en plus leur bienveillance, et c'est au milieu de leurs applaudissements qu'une église catholique vient d'être consacrée, la première dans Helsingborg, au milieu d'une affluence énorme [8].

En *Norvège,* les églises catholiques sont toujours pleines ; il faut élever des chapelles à la place des oratoires, des cathédrales à la place des chapelles. La jeunesse catholique, grain de sénevé il y a un quart de siècle, est devenue un arbre vigoureux. Les religieux et les religieuses de France, que chassa de chez nous la persécution combiste, ont fondé des œuvres dont le réseau s'étend partout, et les plus vastes espoirs sont désormais permis [9].

A vrai dire, le nombre des catholiques est encore restreint, mais s'il est petit, il est d'autant plus admirable. Ces catholiques ont le courage de renverser la muraille de préjugés élevée avec un zèle ardent contre l'Eglise par le clergé protestant. On compte parmi eux des convertis illustres [10], et des apôtres,

5 *La Croix* du 31 oct. 1928.
6 *Ami du Clergé,* 15 août 1928, p. 249.
7 *La Croix,* 29 mai 1928.
8 *La Croix,* 24 août 1928.
9 Les religieuses de St-Joseph de Chambéry étaient six à Oslo en 1902 ; vingt-cinq ans passés, elles sont des centaines. (*Croix* du 2 mars 1928).
10 On sait que Madame Sigrid Undset, la grande romancière norvégienne à qui vient d'être décerné le prix Nobel de littérature, s'est convertie à la religion catholique, conversion qui eut un retentissement profond dans tous les pays scandinaves.

séculiers et réguliers, qui sont de premier rang [1]. En même temps le protestantisme traditionnel s'effrite et croule de toute part. La vieille Eglise luthérienne est aux abois ; le libéralisme des doctrines a fait oublier la morale chrétienne et créé la morale du bon plaisir qui n'a plus ni loi ni frein, et qui livre tout un peuple aux pires égarements du cœur et de la chair. C'est le moment où une réaction doit sauver ce peuple qui se sent périr. Il n'y a de salut que dans ce catholicisme qui est devenu la seule force qui tienne au milieu des ruines accumulées [2].

Au *Danemark,* pays de confession luthérienne, les conversions à la foi catholique sont nombreuses, aussi bien dans la haute société que dans les classes moyennes et surtout ouvrières. Le catholicisme y est aujourd'hui bien en vue, et par ses écoles, séminaires, collèges, couvents et hôpitaux, tient une grande place dans la vie nationale. Sévère leçon pour nous : les hôpitaux catholiques, subventionnés par l'Etat, bénéficient de tous les avantages accordés aux hôpitaux officiels [3]...

Faut-il maintenant, Messieurs, nous aventurer dans les pays appelés orthodoxes ?

En *Grèce,* la vitalité de l'Eglise catholique provoque l'admiration des esprits sincères et le désespoir de ceux qui ont résolu sa mort. Douze mille catholiques pratiquent aujourd'hui dans Athènes la religion romaine, décidés à s'ouvrir un chemin dans une société qui, il n'y a pas longtemps encore, n'en comptait pas même une centaine ! Des centres d'action dans toutes les provinces ; des écoles prospères ; un avenir qui s'annonce magnifique [4].

En *Albanie,* les prêtres orthodoxes manifestent publiquement leur intention d'entrer dans l'Eglise catholique unie, et d'entraîner vers l'unité leurs peuples avec eux [5].

En *Roumanie,* six cent mille fidèles se groupent autour de l'évêque de Gherla ; autant, autour de l'évêque de Blaj ; autant autour de l'évêque de Bucarest, où le prestige de l'enseignement catholique romain est tel que le métropolite envoie ses étudiants en théologie dans nos Facultés théologiques. De plus, le rayonnement des catholiques de ce pays est puissant, car, de l'aveu des esprits les plus compétents, ils sont supérieurs par leurs qualités d'organisation, leur développement intellectuel, leur moralité, leur souci du bien commun, leur esprit religieux, enfin par la culture de leur clergé [6]. Ce n'est pas à dire que les catholiques n'aient à faire face en ce pays à maintes difficultés. Question de langue, question d'écoles, y font surgir parfois de regrettables conflits. Mais la liberté tout de même est reconnue aux catholiques comme aux autres confes-

1 Les *Etudes,* 20 oct. 1928.
2 La *Croix,* 3 juillet 1928.
3 Les *Etudes,* 5 juillet 1928.
4 et 5 La *Croix,* 15 nov. 1928.
6 Mgr d'Herbigny. Le 7 juin 1928, à l'occasion du 25e anniversaire de prêtrise de l'archevêque Cisar, Bucarest a fêté le pasteur catholique avec enthousiasme : dignitaires civils et militaires, les cercles gouvernementaux ont pris part à la fête religieuse.

sions [7], et la liberté ne suffit-elle pas à l'Eglise ? [8]

La *Bulgarie* libérale est ouverte à l'influence française et catholique. Là, comme dans tout l'Orient, nos missionnaires et nos religieuses sont d'incomparables pionniers de culture et de foi. Frères des Ecoles chrétiennes, Augustins de l'Assomption, Sœurs de Saint-Joseph dirigent à Roustchouk, à Plowdiv, à Varna, à Sophia, des collèges merveilleusement outillés et peuplés.

Dans la *République Tchécoslovaque*, Bohême, Moravie, Silésie, bien que les catholiques y aient des organisations séparées, leur activité est large et profonde. Associations ouvrières, coopératives, associations agricoles, gymnastes catholiques, presse catholique, éducation, œuvres féminines, tout cela fonctionne, marche, avance [9].

* *

Est-il nécessaire, Messieurs, de prolonger le voyage ? Ne partagez-vous pas mon impression que le catholicisme en Europe demeure bien vivant ? Non seulement vivant, mais progressif et, en bien des pays, victorieux et florissant ?

« Nous portons en nous la conviction profonde, écrit l'abbé Bergey, qu'à travers toute l'Europe des multitudes de croyants, de magnifiques ligues catholiques ont entrepris de lutter avec indépendance, énergie et foi, pour le salut et le rajeunissement des peuples, qui ne peuvent encore disparaître de l'Histoire [1]. » Et en effet, partout des associations de jeunesse catholique travaillent avec ardeur à la régénération religieuse, morale et sociale de leur milieu : la *Renaissance*, chez notre libre voisine, la Suisse ; la *Jeunesse ouvrière catholique* en Belgique ; la *Gœrresgesellschaft* en Allemagne ; les *Guildes* en Angleterre ; la *Gioventù italiana* en Italie ; l'*Odrodzénia* en Pologne. Ces Jeunesses sont l'avenir, car elles se montrent aussi conquérantes que croyantes. Ce mouvement de la jeunesse dans tous les pays d'Europe mériterait une étude spéciale ; il me suffit de la signaler en finissant, pour vous prouver que, si le catholicisme est encore bien vivant aujourd'hui, ce n'est pas encore demain qu'il mourra !

Vous le voyez, Messieurs, le catholicisme demeure en Europe une institution puissante et, comme je l'ai dit, prédominante. Son Pontife souverain y tient une place considérable, l'apostolat y est infatigable et conquérant, les luttes engagées contre l'Eglise n'en ébranlent pas les fondements et n'engendrent que des maux partiels vite réparés, et les nations enfin ou sont tout entières catholiques ou sont en marche vers une unité qu'elles ne peuvent trouver que chez nous !

Mais l'Europe n'est qu'une des cinq parties du monde. Il faut maintenant jeter un regard sur l'univers, et voir la place que le catholicisme y occupe. Nous le ferons dans notre prochain entretien.

---

[7] Un article de la constitution roumaine dit : « Tous les Roumains, sans distinction de descendance ethnique, de langue ou de religion, jouissent de la liberté de conscience et d'instruction »

[8] *La Croix*, 4 juillet 1928.

[9] *Les Etudes*, 20 sept. 1928.

[1] *L'Action Catholique*, 20 juin 1928.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

II

Illustre descendant de David, priez pour nous

SES GLOIRES ET NOS GLOIRES

I. — *Titres de gloire de S. Joseph*

I. Ses origines terrestres. — « Fils de David, » c'est le titre que l'Ange de l'Incarnation donne à S. Joseph (Mt., I, 20), et c'est son plus beau, son plus grand titre de gloire humaine. Il est descendant de roi, et du roi qui fut l'une des figures les plus marquantes de l'histoire du peuple élu, et qui laissa dans la Bible une si forte et si personnelle empreinte...

Bien peu d'hommes, en vérité, pourraient montrer, dans le recul des temps, une généalogie aussi brillante que celle de ce *charpentier*. Toutes les dignités s'y trouvent. Il suffit de lire l'imposante page qui ouvre l'Evangile selon S. Matthieu, pour rencontrer à profusion, peut-on dire, les noms de tout ce qu'Israël compta d'illustre : patriarches, princes, grands par la situation ou grands par la vertu, Joseph est l'héritier de tous. Puisque ce sont les mêmes, on doit appliquer à ses ancêtres ce que Lacordaire disait des ancêtres de Jésus : « Assurément la Maison de France est la plus grande du monde. Elle compte huit à neuf siècles d'épanouissement royal ; on peut y démêler quelque reste du sang de Charlemagne ; on y admire la grandeur du peuple gouverné, quantité de règnes dont les uns sont fameux par leurs victoires, d'autres par la sainteté, d'autres par l'éclat des lettres et des arts. Mais tant de gloire et tant de durée ne vous paraîtra plus rien quand vous aurez considéré de près les origines terrestres du Fils de Dieu [1]. »

Le sang qui coule dans les veines de Joseph est un sang royal. Il eût pu être roi lui-même, en vertu du droit établi par Dieu dans la Maison de Juda, puisqu'il faisait partie de la branche aînée des rejetons de David. Nous pouvons ainsi mesurer la gloire terrestre de celui que nos Litanies nomment justement l'*Illustre descendant de David*.

II. Sa sainteté. — Cependant, — la remarque est de S. Bernard [2], — « s'il est le fils de David par la chair, il l'est bien moins que par la foi, la sainteté, la ferveur. »

Oui, c'est par sa sainteté — ce mot résume tout le reste — plus encore que par ses origines, que Joseph mérite le qualificatif d'*illustre*.

Ne semble-t-il pas que le Roi-Prophète traçait son portrait lorsqu'il parlait du « juste qui ne pénètre pas dans le conseil des impies, mais qui met son plaisir dans la Loi de Jéhovah et qui, nuit et jour, la médite..., qui dit à Dieu : Tu es mon Seigneur, toi seul es tout mon Bien, — et disait de Dieu : Jéhovah est le rempart de ma vie... Je demande à Jéhovah une chose, je la désire ardemment : je voudrais

[1] Lacordaire, 73e *Conférence*.

[2] Hom. II, *super Missus est*.

habiter dans la Maison de Jéhovah tous les jours de ma vie... » (Ps. XIV, XXVI, *passim*).

Pour être digne de sa mission, digne du Verbe Incarné habitant sous son toit, digne de Dieu, Joseph s'efforça de se sanctifier. Chaque jour davantage, et plus parfaitement, il pratiquait toutes les vertus qui font le *bon et fidèle serviteur*.

Serviteur de Dieu, tel fut bien le rôle — le rôle unique — de Joseph. Tous les hommes certes sont appelés à être serviteurs de Dieu : c'est pour cela qu'ils sont créés et mis au monde ; mais qui, même parmi les plus grands saints (Marie naturellement mise à part), qui oserait prétendre l'être au degré de Joseph ? Par toute sa vie, il proclamait : Je veux être le serviteur de Dieu. Qu'on lui demande d'être le gardien de la virginité de la Vierge-Mère, d'abriter dans la grotte réservée aux animaux l'Enfant-Dieu, de tout laisser, son pays, sa boutique, sa clientèle et de partir sur-le-champ en Egypte, d'être livré au hasard des circonstances, puis de revenir à Nazareth, alors que la position dans l'exil était peut-être refaite... : *Fiat*, toujours, comme Marie à l'Annonciation, comme Jésus, plus tard, à l'agonie. Non pas qu'il n'ait eu que des peines à supporter et à offrir à Dieu ; il eut aussi ses joies : celle, la plus grande de toutes, de posséder chez soi Jésus et Marie ; celle d'être le protecteur du Fils de Dieu et de sa Mère ; les innombrables joies du devoir accompli, de sentir que ses efforts, ses travaux, ses démarches étaient utiles à ses Bien-Aimés, gardés, nourris, sauvés grâce à lui, et il demeurait *le serviteur de Dieu* dans la joie comme dans la tristesse, parce qu'il savait bien que, de sa vie, il ne devait pas faire deux parts.

III. Sa mission. — Illustre par ses origines, par sa sainteté, Joseph le fut plus encore par sa mission. Et même Dieu n'a-t-il pas voulu, par la déchéance de cet homme tombé du trône sur l'escabeau de l'ouvrier, faire mieux resplendir ce rôle unique et divin devant lequel toute gloire humaine pâlit ?

Que peut-on comparer à la mission de Joseph, *Gardien de la Vierge, Nourricier du Fils de Dieu ?*

A aucune créature humaine ou angélique pareille faveur n'a été faite.

Imaginez le roi le plus puissant, le plus riche, le plus opulent, l'homme le plus heureux, vous n'arriverez pas — vous en serez toujours très loin — au degré d'autorité, de richesse, de bonheur dévolu à S. Joseph qui commanda au Fils de Dieu et à sa Mère, qui posséda sous son toit l'auteur et la dispensatrice de toutes grâces, qui jouit de l'amour du Verbe Incarné et de la Vierge des vierges.

Les anges sont des privilégiés — les privilégiés de la première heure ; — ils semblent avoir en partage le plus beau rôle dont puisse être investie une créature : chanter, en louange à l'auguste Trinité, le *Sanctus* éternel... Qu'est-ce que cela, oserons-nous dire, en comparaison du privilège de S. Joseph ? Lui, il est l'époux, le protecteur de celle qui donne au monde son Rédempteur. Il est le sauveur du Sauveur. Il adore Dieu, dont sa maison est devenue le tabernacle, — oh ! oui, il l'adore — mais il peut, toutes les fois qu'il veut, le prendre entre ses bras et le couvrir de baisers. Enfin, dans ce ciel sur terre qu'est la chaumière de Nazareth, c'est lui le chef.

On n'exagère donc pas lorsqu'on dit que même ici-bas la dignité de Joseph — exception faite, c'est entendu, de celle du Christ et de la Vierge — est supérieure à toute autre dignité.

IV. Sa gloire au ciel. — Nous monterons plus haut encore, et nous affirmerons que cette dignité suréminente, le saint Patriarche la garde en paradis.

En pourrait-il être autrement ?

Il faut qu'il soit au-dessus des anges au ciel, puisqu'il leur fut supérieur sur la terre, et puisqu'il synthétise, a-t-on dit, les neuf chœurs des anges. Et, tout en lui laissant la responsabilité de son hypothèse peut-être quelque peu hardie, s'étonnera-t-on tellement qu'un docte religieux ait écrit que S. Joseph jouit de tant de gloire au ciel, qu'il y occupe le trône de Lucifer ?... [1]

Il faut qu'il soit au-dessus des saints, puisque sa sainteté dépasse la leur. S. Alphonse de Liguori dit à ce sujet : « Quelle gloire Jésus-Christ a-t-il donc préparée à S. Joseph qui lui a rendu tant de services et dont il a été tant aimé ?... Au dernier jour, le Sauveur dira aux élus : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais sans vêtement et vous m'avez couvert. » Ceux-là néanmoins n'ont pas réellement nourri, logé, revêtu Jésus-Christ, mais seulement dans la personne des pauvres ; au lieu que S. Joseph procura la nourriture, l'habitation et le vêtement à la personne même de Jésus-Christ. »

« Pour perpétuer le souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, le grand Pape Pie IX avait commandé une magnifique peinture représentant l'Eglise : en haut, groupée autour de la Trinité Sainte, l'Eglise triomphante, au milieu de laquelle apparaît, au-dessus des anges et des saints, comme il est juste, la Vierge Mère de Dieu, fleur de l'humanité, chef-d'œuvre de la grâce, joyau du paradis ; en bas, l'Eglise militante, réunie sous la houlette du Vicaire de Jésus-Christ. Or, comme le Souverain Pontife examinait l'esquisse de ce tableau, il aperçut, perdue dans un coin, comme autrefois dans l'ombre de son pauvre atelier, la figure de l'humble ouvrier de Nazareth. *Non, non,* dit le Pape à l'artiste, *ce n'est point là que doit être Joseph. Donnez-lui au ciel la même place que Dieu lui donna sur la terre, là-haut près de Marie* [2]. »

A cet illustre descendant des rois de Juda, nous pouvons bien appliquer ces paroles du Seigneur : « J'ai exalté l'élu de mon peuple. J'ai distingué et sacré de l'huile sainte David mon serviteur. Ma vérité et ma miséricorde seront avec lui... Je l'établirai au-dessus des rois de la terre... Son trône sera debout aussi longtemps que durera le ciel... » (Ps. LXXXVIII, *passim*).

II. — *Applications*

S. Joseph, nous venons de le voir, est illustre par ses origines, sa sainteté, sa mission et sa destinée céleste.

[1] Cardinal Lépicier, O. S. M.
[2] D. Artaud, *Saint Joseph*, p. 170.

Tenterons-nous, entre lui et nous, une comparaison ? Nous le pouvons.

I. NOTRE FILIATION DIVINE. — Grandes sont nos origines, à nous aussi. Ayons l'audace même d'aller très loin : nous descendons, non pas de David, non pas d'un roi de la terre, mais du Roi des rois, mais du Christ. C'est le Christ qui, de sa croix, nous a attirés à lui et, par le baptême, nous a régénérés dans la grâce. Notre noblesse, à nous, c'est le baptême ; par lui, nous devenons d'autres Christs ; par lui, nous revêtons le Christ, dont nous portons le nom. Sortis du bain régénérateur, nous sommes tous un dans le Christ Jésus. Dieu envoie dans nos âmes l'Esprit même de son Fils, et, par lui, nous l'appelons « Père ». Nous ne sommes plus alors ses serviteurs, mais ses enfants ; et selon la profonde parole de S. Pierre, nous participons de la nature divine.

II. NOTRE VOCATION A LA SAINTETÉ. — Ah ! que ne répondons-nous, comme S. Joseph, à tant de grâces !... Oui, comme S. Joseph ; car Dieu nous demandera, à nous, le même compte qu'à lui ; notre vie, comme la sienne, doit répondre à ce que Dieu en attend, et aux secours, aux dons extraordinaires et gratuits dont il nous comble pour aider à notre sanctification.

Nous en sommes loin, n'est-ce pas ? Dieu nous tend la main, et nous la repoussons, ou, ce qui ne vaut guère mieux, nous ne la remarquons même pas... Il frappe à la porte de notre cœur, et les bruits que nous y supportons, ou que nous y entretenons à plaisir, nous empêchent d'entendre son appel... Il voudrait entrer, et, comme autrefois à Bethléem, il n'y a plus de place pour lui... Jésus est là pour nous conduire dans la voie du salut, et, prétendant être assez grands pour marcher tout seuls, nous continuons, insensés, à avancer fièrement sur la route qui, en droite ligne, aboutit à l'abîme... Jésus est là pour nous relever si nous tombons, et, affalés sur la pierre qui nous meurtrit, nous aimons mieux rester par terre... Jésus est là, dans son Tabernacle, dans son Eucharistie, Pain vivant qui assure la vie éternelle, pour nous soutenir, nous fortifier, et, alors qu'il nous serait si facile de nous asseoir, souvent, très souvent, à la Table où nous avons place réservée, nous persistons à vouloir mourir de faim... Quelle misère !

Comme S. Joseph savait donc mieux profiter de la présence de Jésus ! Il vécut, non pas seulement physiquement, mais spirituellement, cœur à cœur, en la compagnie de Jésus. *Cœur à cœur,* dis-je : oui, la flamme d'amour s'alimentait, s'attisait à même le foyer. Les deux cœurs, celui de Dieu et celui du Juste, étaient si souvent pressés l'un contre l'autre, dans les moments d'intimité, mais aussi dans les heures de travail, que l'amour coulait tout seul, doucement, de l'un dans l'autre, au bénéfice de Joseph. Et lui ne fit jamais rien, certes, pour mettre une digue au courant.

Laisser agir Dieu en nous ; lui consacrer notre vie, avec tous ses moments et toutes ses circonstances, avec ses minutes de joie qui l'illuminent et ses heures de tristesse qui l'enténèbrent, c'est cela, correspondre à la grâce, aux innombrables grâces qui nous viennent de Jésus et qui voudraient aider notre âme à progresser, à monter toujours plus haut... Et ce serait si simple, si nous voulions ! Dieu, dans l'œuvre de notre sanctification, prend à sa charge la plus grosse part. Convenons-en : à cause du milieu, ou des événements, ou des habitudes, le peu qui nous reste à faire pour devenir grands en sainteté, est parfois difficile à accomplir, mais *nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.*

III. NOTRE MISSION. — Et notre mission ? Nous en avons une aussi, et magnifique ; au fond, c'est la même que celle de Joseph : sauver Jésus, nourrir Jésus.

Nous devons sauver Jésus de tous les ennemis qui, dans notre âme, s'acharnent contre lui. Ennemis nombreux, terribles, ennemis du dedans et du dehors. Oui, Jésus, dans cette lutte et pour cette victoire, daigne avoir besoin de nous, comme jadis il consentit à avoir besoin de Joseph contre les dangers qui menaçaient son enfance... Dans la mesure de nos ressources, nous devons sauver Jésus dans l'âme de nos frères. Soyons apôtres, soyons apôtres ! Nous pouvons l'être. Tout chrétien est obligé de l'être...

Nourrissons Jésus. Faisons-le, veux-je dire, grandir en nous, par l'effort soutenu vers le bien, vers le mieux, vers le parfait ; par la pratique toujours plus fidèle de la vertu, sous toutes ses formes.

IV. NOTRE DESTINÉE CÉLESTE. — Alors, vraiment, nous pourrons envisager notre destinée céleste.

Quelle destinée ! Etre heureux enfin... Entrer dans la Maison du Père... Devenir roi dans le royaume de Dieu... Vivre pour toujours en la compagnie de Marie, de Joseph, de tous les élus... Joindre sa voix aux voix angéliques pour la louange éternelle... Voir Jésus sans voile, posséder Jésus sans crainte, aimer Jésus sans partage... Quelle destinée !

Ah ! nous sommes grands. Ne soyons pas trop indignes de notre grandeur. Avec la grâce de Dieu toujours, en nous aidant afin que le Ciel nous aide, modelons notre vie sur la vie de Joseph. Ne perdons pas de vue notre baptême ; devenons des saints ; dévouons-nous au service du Maître ; méritons de reposer, pour l'éternité, dans la paix du Seigneur. Ainsi soit-il.

III

Lumière des Patriarches, priez pour nous

S. JOSEPH ET LES AMES DU PURGATOIRE

I. — *Mission de S. Joseph dans les limbes*

Ce titre, donné par les Litanies à S. Joseph, se réfère sans doute au rôle qu'aime à lui attribuer la piété catholique, lorsqu'elle pense qu'il consola, après sa mort, les âmes des justes retenues aux *limbes* et leur annonça leur prochaine délivrance.

La faute de nos premiers parents avait fermé le ciel à l'humanité coupable. Cependant il s'était trouvé, parmi les hommes, des justes, des saints, qui n'avaient pas mérité, par leurs crimes personnels, d'être précipités dans l'enfer. Ils attendaient, dans les limbes, que vînt le Messie promis et qu'il les introduisît

à sa suite dans le paradis éternel, où serait comblée leur espérance et où ils verraient Dieu.

Or, voici que les temps sont accomplis ; l'âme de Joseph, qui vient de quitter la terre, paraît à son tour. Elle apporte avec soi un avant-goût du ciel. Nous devinons ce qu'elle annonce ; Joseph, c'est celui qui sait, c'est celui qui a vu. Et de quelle façon ! A lui, personnellement, ont été révélés les mystères du salut du monde : l'Incarnation et la Rédemption. L'Ange du Seigneur, en effet, lui a dit : « Marie, ton épouse, donnera naissance à un fils, conçu de l'Esprit-Saint » ; et il a ajouté : « Tu l'appelleras Jésus : car c'est lui qui délivrera son peuple du péché (Mt., I, 20-21). Cet Enfant qui venait chez les siens et que les siens n'ont pas voulu recevoir (Jo., I, 11), il l'adopta, lui. Il a peiné, souffert, travaillé, pleuré... pour qu'il eût un abri, qu'il mangeât du pain, qu'il grandît et pût se préparer à sa mission. Le salut est proche : le Fils du Très-Haut va prêcher l'Evangile, il expiera sur la croix les crimes des hommes, et, bientôt, le jour de son Ascension, il entraînera tous les saints à sa suite.

Les âmes qui écoutaient, ravies, la bonne nouvelle, tressaillent de joie. Qui pourrait décrire leurs chants d'allégresse et leurs actions de grâces ? Elles s'empressent autour de Joseph, avides d'entendre encore, de sa bouche autorisée, les éclaircissements sur ce que leur ont déjà appris, sans doute, Anne et Joachim, les parents de la bienheureuse Vierge, Siméon, le saint vieillard du *Nunc dimittis* (Luc, II, 29), et Anne la prophétesse, qui parla de l'Enfant divin à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Adam et Eve saluent celui qui assista, dans sa maison, à l'accomplissement de la grande promesse : « La femme, un jour, ô serpent, t'écrasera la tête » ; Noé, « l'homme juste » chanté par *l'Ecclésiastique*, s'incline devant cet autre Juste que célèbrera l'Evangile ; Abraham, le père de la race choisie en qui devaient être bénis tous les peuples de la terre ; Isaac et Jacob, à qui a été renouvelée cette assurance, et d'une façon plus explicite encore peut-être : « Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de vous » ; Juda, le chef de la lignée royale ; Joseph, vendu jadis par ses frères, comme Jésus le sera par les siens, Joseph, pourvoyeur de l'Egypte, comme le Charpentier de Nazareth le fut de la sainte Famille, et comme il le deviendra de l'Eglise ; tous le reconnaissent pour le plus grand des patriarches. Et puis, se joignant à Moïse, le législateur d'Israël et le confident de Jéhovah, voici les prophètes : Job, qui peut redire maintenant : « Je sais que mon Rédempteur est vivant » (Job, XIX, 25) ; David, le grand ancêtre, dont le Christ daignera, tout comme de Joseph, être appelé le Fils ; Isaïe, qui a annoncé la naissance et la mort du Sauveur, qui a prédit le Roi qui apporterait la justice à la terre ; Daniel, qui a fixé la date de l'Incarnation ; Michée, qui a chanté la gloire de Bethléem, et les autres.

Quelques années après cette bienheureuse rencontre, un jour, le premier Vendredi-Saint, vers 3 heures, une autre âme paraît dans les limbes. Quel enthousiasme !... Joseph vient de dire : « C'est lui... C'est mon Fils... C'est mon Dieu... C'est l'Attendu des nations... C'est notre Libérateur... C'est le Sauveur du monde ! » Et Jésus annonce à son tour la très prochaine délivrance. Encore quarante jours, et ce sera le ciel...

II. — *Mission de S. Joseph dans le purgatoire*

La mission que S. Joseph a remplie autrefois dans les limbes, il la continuera, croyons-nous, jusqu'à la fin du monde, dans le *purgatoire*. « Le Fils de Dieu, ayant les clefs du paradis, en a donné une à Marie et l'autre à Joseph, afin qu'ils puissent introduire tous leurs fidèles serviteurs dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix [1]. »

Demandons-nous, en premier lieu, quelles sont les raisons qui font de notre Saint le Protecteur des âmes du Purgatoire, et, d'autre part, comment il exerce ce rôle bienfaisant.

I. — *Pourquoi* regardons-nous S. Joseph comme le Protecteur des âmes du purgatoire ? Nous pourrions apporter plusieurs motifs ; nous ne retiendrons que celui-ci : *il est le* PÈRE DE JÉSUS.

Parce que Joseph est le père de Jésus, il sait le prix d'une âme ; il sait ce qu'une âme a pu coûter de souffrances à son divin Fils, qui, pour la rédemption du monde, a, sur la croix, versé son sang et donné sa vie. Alors comment pourrait-il se désintéresser de ces âmes, destinées au ciel sans doute, mais qui ne sont encore que sur le chemin — le dur chemin — qui y mène ?

Parce qu'il est le père de Jésus, il sait aussi que la mission du Sauveur n'a pas pris fin à sa mort, ni même à sa Résurrection, ni même à son Ascension. S'il n'entrait pas dans le plan providentiel qu'il demeurât visiblement sur la terre, l'œuvre par lui commencée devait se continuer ici-bas : il chargea son Eglise de la poursuivre dans le temps et dans l'espace. Mais pour qu'elle la continuât vraiment et sûrement, il lui promit assistance jusqu'à la fin des siècles. Bien plus, il voulut ne faire qu'un avec elle : à tel point qu'on appellera cette société sainte « le Corps mystique du Christ. » La tête de ce Corps, c'est lui ; les membres, ce sont les fidèles, — les fidèles, tous, où qu'ils se trouvent, au ciel, sur la terre ou au purgatoire. Mais puisque le Verbe Incarné se perpétue ainsi pour le salut du monde, Joseph lui doit de continuer l'œuvre qu'il accomplissait ici-bas ; père de Jésus, alors que celui-ci passait par nos chemins, il est père de Jésus dans son Corps mystique. Par conséquent, en ce qui concerne plus spécialement les « âmes souffrantes, » il accomplit envers elles tous ses devoirs, il exerce toutes ses fonctions de *père* : il en est, en particulier, le consolateur et le protecteur.

En qualité de père de Jésus, il fait partie de la *Trinité créée*. Or, au sein de cette bienheureuse Famille, tout était commun ; en même temps que la pauvreté, les mépris et les souffrances, les affections : Jésus, Marie, Joseph ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Parce que Nazareth s'est transporté au ciel, c'est toujours la même chose. La conséquence ? Tout ce qui est aimé de l'un est aimé

[1] Le Ven. Bernard de Bustis.

des deux autres. Eh bien ! Jésus aime les âmes du purgatoire : elles sont en état de grâce ; elles chérissent Dieu par-dessus toutes choses ; elles ne l'offensent pas ; elles ne l'offenseront jamais plus ; si elles souffrent, c'est surtout de ne pas voir Dieu, et si elles ont une consolation, c'est d'être certaines de le voir un jour, pour toujours ; enfin leurs noms sont écrits au « Livre de vie ». Elles sont dignes d'être aimées, parce qu'elles appartiennent irrévocablement à Jésus Rédempteur ; elles sont sa glorieuse conquête, elles sont des membres vivants de son corps immortel, elles vivent de sa vie, elles sont dans son amour, elles y reposent ; elles y étaient, vivant dans la charité de l'état de grâce, quand la mort vint les séparer de leur corps ; elles ont eu le bonheur de s'y coucher au moment de leur dernier sommeil, et elles y dorment dans la paix que donne l'assurance de n'en sortir jamais. S'il en est ainsi, Joseph est attiré lui-même vers ces âmes ; à n'en pas douter, le père de Jésus aime comme ses enfants les âmes du purgatoire unies par tant de liens, et par des liens si solides, à son divin Fils...

II. — C'est à juste titre que nous appelons S. Joseph Protecteur des âmes du Purgatoire. Savons-nous *comment* il exerce ce rôle ? Nous appuyons nos raisonnements sur les enseignements de la foi, et nous nous croyons autorisés à tout ramener à ceci : *il les aide.*

D'abord il leur montre le ciel qui, bientôt, va s'ouvrir devant elles. Comme autrefois aux âmes retenues dans les limbes, il annonce à celles du purgatoire leur prochaine délivrance. Qu'est-ce que le temps en regard de l'éternité ?... qu'est-ce qu'un siècle de souffrances en comparaison d'un bonheur infini en intensité et infini en durée ? Rien. Et cette réponse, que la religion leur donnait sur la terre, S. Joseph la porte aux âmes qui souffrent en purgatoire, en espérant le ciel... Patience!.. Encore quelque temps, quelques années, quelques centaines d'années, peu importe, et ce sera le commencement de la béatitude éternelle...

Bien plus, il leur fait aimer la souffrance. Pour les consoler, il rappelle doucement à ces âmes rachetées par le sang du Christ Jésus : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croiront en lui ne soient pas perdus, mais aient la vie éternelle » (Jo., III, 16). Et pour qu'ils aient la vie éternelle, « le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. » Il interprète pour elles cette profonde parole de S. Paul — ne s'applique-t-elle pas à leurs peines autant et plus peut-être qu'aux peines d'ici-bas ? — « elles complètent, par leurs supplices, la Passion du Christ. » Ainsi le péché ne laissera plus aucune trace et la justice divine sera totalement satisfaite. Comment ne prendraient-elles pas leurs maux en patience, quand le père de Jésus vient et revient leur dire qu'elles achèvent elles-mêmes l'œuvre du Rédempteur, et contribuent à celle de la justice de Dieu ?...

Quoi encore ?... Mais qu'avons-nous besoin de tant discuter et de tant chercher, — naïfs que nous sommes, — à imaginer les entretiens de cette sainte âme avec ces saintes âmes ? Ah ! je pense que la seule présence de Joseph, souvent répétée, est en somme, pour celles-ci, une immense consolation. De le savoir là, avec son cœur qui aime et qui compatit, ne leur est-ce pas un très efficace encouragement et une aide précieuse ?

D'autant plus — elles le savent — que sa compassion n'est pas stérile ni son amour impuissant.

Ce cœur qui compatit et qui aime, c'est celui du père nourricier de Jésus.

Si nos prières peuvent tant pour les âmes du purgatoire, combien plus les prières de Joseph, à qui le Seigneur ne saurait, et — peut-on dire — ne pourrait rien refuser ! Quand un père s'adresse à ses enfants pour en obtenir quelques bienfaits, il est sûr, pour peu que ceux-ci soient doués d'affection et de gratitude, d'avoir ce qu'il demande. Imaginez dès lors l'efficacité de la prière que Joseph adresse à Jésus, le plus aimant et le plus reconnaissant des fils...

Si nos bonnes œuvres sont capables de soulager les âmes du purgatoire, à combien plus forte raison les bonnes œuvres de S. Joseph, dont le mérite demeure, et qui consistèrent en ce qu'il n'agissait en tout que mû par son amour pour Jésus, en ce qu'il ne travaillait, pleurait, peinait, vivait que pour Jésus !...

Oui, véritablement, S. Joseph est bien, de par son seul titre de *père de Jésus*, le protecteur des âmes du Purgatoire.

III. — *Nos devoirs envers les âmes du purgatoire*

Ce que nous venons de méditer nous invite à nous demander quelle est notre conduite vis-à-vis des âmes du purgatoire. Serait-ce qu'on reviendrait un peu aux idées sérieuses ? Il semble, en tout cas, que ce culte tend à faire, de nos jours, quelques progrès.

I. — La dévotion aux âmes du purgatoire EST POUR NOUS UN DEVOIR d'*affection*, un devoir de *reconnaissance*, un devoir de *réparation*, un devoir de *charité*. Développons brièvement ces quatre affirmations.

Nous devons avoir un culte pour les âmes du purgatoire : notre *cœur* l'exige.

Tous, qui que nous soyons, nous avons, dans notre famille ou parmi nos amis, des êtres chers partis pour l'autre vie. Nous nourrissons la consolante pensée qu'ils sont au ciel, mais nous ne le savons pas : à moins d'une révélation particulière, dont nous ne serons probablement jamais favorisés, nous continuerons, tant que nous demeurerons sur la terre, à n'en rien savoir. Disons-nous donc qu'ils sont peut-être toujours au purgatoire. Ce doute suffit, si notre souvenir n'est pas hypocrite, si notre deuil n'est pas qu'une formalité, si notre affection pour nos disparus n'a pas été enterrée avec leur dépouille, pour que nous ne cessions pas de nous intéresser à ces âmes qui nous touchent de si près, et qui souffrent, et qui gémissent, et qui attendent, et qui comptent peut-être, pour être soulagées et délivrées, sur notre appui. Nous ne saurions le leur refuser.

C'est un devoir de *reconnaissance*. Nous n'avons pas que des parents ou que des amis dans le nom-

bre des âmes qui achèvent leur purification avant d'entrer au ciel, mais encore, sans doute, des bienfaiteurs. Ce qu'ils ont fait pour nous ici-bas, c'est maintenant surtout que nous pouvons le leur rendre, le leur rendre au centuple. Si l'ingratitude est méprisable envers des bienfaiteurs vivants, à qui notre reconnaissance ne procurera, en somme, qu'une satisfaction légitime mais vaine, elle est criminelle envers des bienfaiteurs défunts, qui ont quelque droit à espérer de nous le secours dont ils ont besoin. N'est-ce pas pour nous le faire comprendre que, dans son Office des Morts, la sainte Eglise place sur nos lèvres la touchante oraison *Deus veniæ largitor* où elle unit nos bienfaiteurs à ceux qui, à un degré quelconque, sont nos proches ?

Le culte pour les âmes du purgatoire est peut-être de notre part un devoir de *réparation*. Oui. Qui sait si telles ou telles âmes ne souffrent pas par notre faute ? Qui sait si nous ne sommes pas la cause du retard mis par la justice de Dieu à leur entrée au paradis ? On n'y songe guère, je crois. Il y faudrait songer. On pensera encore à l'âme des membres défunts de sa famille, même, plus rarement, à l'âme de ses bienfaiteurs ; mais combien sont-ils, les chrétiens s'intéressant aux âmes qui expient au purgatoire les péchés qu'elles ont commis à cause d'eux ? Ce souci pourtant devrait être celui d'un grand nombre ; serait-il exagéré de dire : notre souci à tous ? Nos parents ne sont-ils pas en purgatoire pour avoir mal aiguillé, afin de nous satisfaire, notre éducation d'enfants ? N'ont-ils pas négligé, par affection mal comprise, c'est entendu, mais par affection tout de même, et parce que cela nous eût chagrinés, de reprendre en nous certains torts et certains travers, qui nous plaisaient mais qui déplaisaient à Dieu ? Plus tard, pour ce qu'ils appelaient notre bien, pour nous assurer une situation heureuse selon le monde, n'ont-ils pas passé avec leur conscience des pactes coupables ? Quant à nos amis, à ceux ou à celles qui, soit au travail, soit ailleurs, partageaient notre vie, ne sont-ils pas tombés, quelquefois ou souvent, parce qu'ils se sont heurtés à nos mauvais conseils ou à nos mauvais exemples ? Ce serait le lieu de réfléchir sérieusement à la répercussion considérable et néfaste qu'ont pu avoir, dans l'âme de nos frères, certaines conversations légères, certaines paroles inconsidérées, ou certains actes répréhensibles... Bref, envers les défunts maintenus en purgatoire par notre faute, nous avons un devoir de réparation à remplir.

Enfin et très certainement, la *charité* demande que nous nous intéressions aux âmes du purgatoire. Ceci découle du dogme de la Communion des Saints. Notre qualité de chrétiens nous oblige à ne pas délaisser nos frères qui finissent leur douloureuse expiation. C'est à nous, — à nous qui avons la foi, qui sommes sûrs qu'à la mort tout n'est pas mort, et que l'homme ne finit pas dans la pourriture d'un tombeau, — à venir aux secours des âmes abandonnées, puisque, si nous n'y songions, personne n'y songerait. Entendons l'appel angoissé qu'elles nous adressent : « *Miseremini mei, saltem vos, amici mei.* Ô vous, mes amis, ayez pitié de moi ! » Ah ! comme ils comprennent leur devoir de charité, les chrétiens qui prient et font prier pour les *âmes délaissées !*

D'autant plus, et voici qui précise l'ensemble de nos devoirs envers elles, que les âmes du purgatoire ne peuvent plus rien mériter pour leur propre compte. Nous pouvons, nous, mériter pour elles. Comment ? C'est ce qui nous reste à dire.

II. — Pour venir en aide aux âmes du purgatoire, employons LES MOYENS qui dépendent de nous : la prière, la souffrance et l'action.

Prions pour les âmes du purgatoire. Les formules sont nombreuses ; nous n'avons qu'à choisir. Mais n'oublions pas que les meilleures sont celles que l'Eglise elle-même nous propose et nous recommande, et, en première ligne, nous mettrons l'Office des morts et le chapelet.

Souffrons pour les âmes du purgatoire. Offrons à Dieu pour elles nos peines, nos sueurs, nos sacrifices : les croix qui nous sont imposées et celles que nous nous imposons, « afin que, par une substitution miséricordieuse, les trépassés jouissent du bénéfice de nos expiations [1]. »

Agissons pour les âmes du purgatoire. Multiplions les bonnes œuvres à leur intention : entre autres les communions, les aumônes, les libéralités, les actes de vertu. Chacun s'arrêtera à ce qui est à sa portée, suivant sa condition, ses ressources et ses aptitudes.

Usons, sans jamais craindre d'en abuser, des secours qui sont à notre disposition. Entrons dans les pieuses confréries ou associations qui s'efforcent de soulager les âmes du purgatoire. Favorisons-les et aidons à leur développement.

Puisons dans le trésor infini et toujours ouvert que le bon Dieu lui-même a mis à la portée de notre main, et où sont entassés les mérites du Rédempteur, de la T. S. Vierge et des saints... Gagnons toutes les indulgences que nous pourrons, grâce à la récitation du rosaire, à l'exercice du Chemin de la croix, au port des scapulaires, aux oraisons jaculatoires adressées à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, à S. Joseph... et que l'Eglise a indulgenciées.

Par-dessus tout, ayons recours au saint sacrifice de la messe. « A la messe, c'est Jésus-Christ qui prie à notre place, qui renouvelle l'oblation de ses souffrances et de sa mort. A la messe, l'Agneau immolé projette son influence à des distances incommensurables, sur la terre qu'il inonde de vertus et de mérites, au ciel dont il anime les concerts, dans le purgatoire d'où il fait sortir les âmes épurées par la souffrance [2]. » Autant que nous le pouvons, faisons donc célébrer des messes pour les défunts : les nôtres et ceux à qui personne ne songe. Au surplus, sachons que par une messe entendue et offerte à Dieu, les âmes du purgatoire recevront encore beaucoup de fruits : « Bien qu'en principe, vous disposiez d'un plus grand trésor de grâces quand vous faites dire la sainte messe que lorsque vous vous contentez d'y assister, il n'en reste pas moins vrai que, par une prière fervente, vous pouvez obtenir beaucoup durant le saint sacrifice, et que vous procurez ainsi à vos chers morts un grand soulagement. Oh ! si nous

[1] Mgr Gibier, *Religion*, p. 273.
[2] *Ibid.*, p. 274.

pouvions contempler le torrent de grâces qui s'échappe de l'autel, nous serions étonnés de sa largeur et de sa puissance ; si les sombres voûtes du purgatoire s'ouvraient à nos yeux pendant que les eaux rafraîchissantes se déversent sur les âmes plaintives, nous comprendrions combien notre zèle les console, et peut-être les verrions-nous échanger alors le lieu de leur supplice contre le séjour de la félicité [1]. »

Non, on ne comprendra jamais assez quel secours la messe procure aux âmes du purgatoire.

Prenons, dès ce jour, la résolution ferme et sincère de secouer notre indifférence et de voler au secours des âmes souffrantes. Employons tous les moyens dont nous disposons, et tâchons de les soulager, de les délivrer, de les introduire dans le ciel si ardemment convoité.

AUX ENFANTS DE MARIE

XIV

LE PROGRÈS SPIRITUEL

Un des caractères de la piété, et le plus ferme, est d'inspirer à une âme qui en fait son trésor, un vrai désir de perfection, la résolution de progresser sans cesse dans la connaissance et dans l'amour de Dieu. Le progrès spirituel est nécessaire, mais il demande de l'énergie, telles sont les deux pensées sur lesquelles je me propose d'appeler votre attention.

I

Il est facile de trouver dans la nature une loi de progrès. La fleur, simple germe d'abord, grandit, puis s'épanouit sous l'action de la rosée et du soleil ; le grain de blé se développe dans les mêmes conditions pour devenir un épi ; notre corps lui-même se conforme à cette loi en passant de l'enfance à l'adolescence, puis à la maturité. Il doit en être ainsi pour notre âme. La vie des âmes tièdes ressemble à la lumière du soir qui baisse d'une manière continue, finit par disparaître et nous laisse dans la nuit ; le chemin du juste, au contraire, est comme le soleil qui se lève et dont la lumière ne cesse de croître jusqu'à ce qu'elle arrive à son plein éclat. (Prov., IV, 18). Le juste ne dit jamais : C'est assez ! S'il vivait toujours, il s'efforcerait toujours d'être plus juste. Il a compris la parole de Jésus-Christ à tous ceux qui veulent le suivre et qu'il nous répète du fond du Tabernacle : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » (Mt., V, 48).

Qu'est-ce à dire ? Est-ce que nous pouvons approcher de la perfection divine ? Non, sans doute : il ne nous sera jamais donné, malgré tous nos efforts, d'atteindre jusqu'au modèle par excellence ; les anges et les saints eux-mêmes ne sauraient y prétendre, et il y aura toujours une distance infinie entre la perfection divine et la nôtre. Mais Jésus-Christ nous dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » pour nous proposer un idéal vers lequel nous devons tendre sans cesse, pour nous faire comprendre que dans la carrière de la vertu il ne faut jamais se ralentir, qu'il ne faut pas se contenter de ce que l'on a, mais travailler constamment à combler des vides qui ne peuvent manquer d'exister en nous. Au lieu d'être aujourd'hui ce qu'elle était il y a un an, ou de passer par des alternatives continuelles d'intensité et de langueur, notre vertu doit croître chaque jour.

Si le progrès spirituel n'est pas, à la rigueur, une question de salut, notre salut cependant peut y être gravement intéressé. Celui qui n'avance pas recule, et d'autre part, le temps passe si rapidement et nous touchons si vite à la fin de notre course ! Quel que soit le nombre d'années que nous nous promettions, il est déterminé ; et quand il sera atteint, nous aurons dû réaliser la mesure de perfection à laquelle Dieu nous appelait. Quel puissant motif pour nous de travailler avec courage et avec ferveur ! Plus un voyageur voit approcher le terme de sa route, plus il accélère sa marche ; nos années sont comme autant de pas dans notre voyage vers le ciel ; nous aurons donc à cœur de les passer au service de Dieu avec un zèle persévérant.

II

Il est vrai, si suave que soit l'attrait exercé par la vertu sur des âmes généreuses, sa pratique renferme toujours un sacrifice : le sacrifice de la passion au devoir, des sens à l'esprit, de la volonté propre à l'autorité divine. Nous avons à compter avec les forces qui nous sollicitent au mal, qu'elles viennent du dehors ou qu'elles nous soient personnelles. Oui, aux âmes à qui Dieu dit : Montez plus haut ! il coûte de lui obéir et de se dévouer. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur disait en parlant du royaume des cieux : « Le royaume des cieux est emporté de force et les violents s'en emparent. » (Mt., XI, 12). Pour y arriver, il faut lutter avec vaillance, c'est-à-dire avancer sans cesse, au prix de pénibles victoires, dans la voie de la sainteté.

Chose difficile, sans doute, d'aller toujours du bien au mieux, mais la grâce divine est là pour nous soutenir ; avec son aide, l'œuvre grandira jusqu'à son achèvement sous l'influence d'un effort persévérant et par le meilleur emploi possible de notre volonté. Ne soyez pas de celles dont les mauvaises habitudes et les défauts ne cessent de se fortifier avec les années. Ne soyez pas également de celles qui, voulant être parfaites du premier coup, perdent courage et s'indignent de se retrouver avec les mêmes imperfections, après tant de luttes et d'efforts. Pour réaliser l'œuvre spirituelle à laquelle Dieu nous convie, veillons surtout à bien passer le moment présent, à agir avec la même tranquillité que si nous n'avions pas autre chose à faire, comme si ce devait être la dernière action de notre vie, sans nous inquiéter des tentations qui nous effleurent, des ennuis ou des épreuves et des difficultés que nous prévoyons.

— Mais, direz-vous, jeunes comme nous le sommes, que pouvons-nous offrir à Dieu ? — Ne dites pas cela. Mille occasions, au contraire, se présentent de lui montrer notre amour. Les premières fleurs du printemps ne sont pas encore, il est vrai, les fruits de l'automne ; mais elles ont une fraîcheur et un parfum tout spécial. De plus, elles s'épanouiront, car Dieu leur envoie la rosée du ciel qui tombe sur elles goutte à goutte. De la même façon, Dieu aime ces

[1] R. P. Martin de Cochem, *La Sainte Messe*, p. 317.

premiers élans d'un cœur qui veut s'élever jusqu'à lui.

Un moyen efficace de perfection, c'est de faire de la manière dont nous aurons observé nos résolutions durant la journée l'objet de notre examen particulier. Grâce à cette excellente méthode, on compare le jour présent avec celui de la veille, la semaine qui s'écoule avec la semaine précédente, et, par là, on se rend compte de ses progrès ou de ses chutes : non pas qu'après celles-ci il faille se décourager, mais uniquement afin de se relever plus confiant, et de reprendre son travail de perfection avec un courage nouveau.

* *

Dites-vous tous les matins : Je veux aujourd'hui être meilleure qu'hier. Répétez les mêmes paroles tout le long d'une année ; non seulement vous en constaterez bien vite, Dieu aidant, l'efficacité, mais vous répandrez sur votre âme la paix la plus suave, les plus douces joies. Une vie dans laquelle, chaque soir, on serait un peu moins mécontent de soi-même, serait une vie de grand mérite.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XI

L'ENTRETIEN AVEC LE DAUPHIN

I

Cependant, à la cour de Chinon, l'on était en grand émoi : Colet de Vienne y avait en effet remis la requête de Jeanne datée de Fierbois. La première impression du Dauphin fut de la rejeter, mais le Conseil du roi fut d'avis de l'examiner, sans d'ailleurs rien préjuger. Les avis se partagent et l'on décide enfin d'entendre Jeanne. Charles alors ordonne qu'on lui demande les raisons de sa venue à Chinon. Mais il ne veut pas la voir.

Elle passait son temps chez son hôtesse, et dans l'église St-Maurice, où elle priait ardemment.

Des officiers royaux sont envoyés auprès d'elle et lui disent :

— Pourquoi êtes-vous venue à Chinon ?

— Pour accomplir l'ordre du Roi des cieux. Mais c'est au gentil Dauphin que je veux parler, et à lui seul.

— C'est lui qui nous a envoyés et qui vous ordonne de nous dire pourquoi vous êtes venue vers lui.

— Je suis venue pour faire lever le siège d'Orléans et pour conduire le gentil Dauphin à Reims afin qu'il y soit couronné et sacré. (Déposition de Simon Charles, président de la Cour des comptes. Ayroles, IV, 146).

Elle refusa d'en dire davantage, déclarant qu'au roi elle dirait tout. Puis elle demanda à voir la reine Marie d'Anjou.

Les officiers royaux reviennent, interrogent Jean de Metz et Bertrand de Poulangy qui racontent ce qu'ils savent, ce qu'ils ont vu, la prudence et la vertu de la jeune fille, les miracles de la route, les gués dangereux traversés, les embuscades de l'ennemi déjouées. On relit les lettres de Baudricourt qui recommandent Jeanne. Le roi pourtant ne revient pas sur ses préventions.

Or on reçoit tout à coup une communication de Dunois, qui défendait Orléans, apportée par deux chevaliers, le sire de Villars, sénéchal de Beaucaire, et Jamet du Tillay. On lui avait dit qu'une vierge avait passé à Gien, se rendant auprès du Dauphin, et qu'elle avait mission de délivrer Orléans et de faire sacrer le roi à Reims. Les assiégés découragés désiraient savoir si cette nouvelle était vraie, afin de combattre avec une énergie soutenue par l'espérance.

Charles devait une réponse à son brave et loyal lieutenant, il fallait donc qu'il vît la Pucelle, et cela le contrariait fort, car il pensait qu'elle n'était qu'une vulgaire aventurière, et qu'en la recevant il compromettrait son autorité. Cependant il se résigna à la faire appeler.

Jeanne avait été avertie par ses Voix. Elle ne fut donc pas surprise quand on vint la prendre, le 8 mars, pour la conduire au château :

« Fais bon visage, lui dit S. Michel, l'heure est venue où mes promesses commenceront à s'accomplir. »

Elle part revêtue de son costume guerrier, et accompagnée de ses fidèles, Jean de Metz et Bertrand de Poulangy. Ils sont aux portes du château, quand un homme à cheval crie avec mépris : « N'est-ce pas là la Pucelle ? » Et il laisse échapper des paroles ordurières et blasphématoires.

— En nom Dieu, s'écrie-t-elle douloureusement, tu le renies et tu es si près de la mort !

Une heure après il se noyait.

Le Dauphin troublé par les représentations hostiles de la Trémoïlle et de Regnault de Chartres, était retombé dans ses incertitudes, et il refusait toujours de la voir. Les amis de Jeanne lui rappellent les lettres de Baudricourt, la défaite de Rouvray qu'elle ne put connaître que par révélation. Il consentit enfin à la recevoir, mais il se confina dans une chambre retirée, attenante à la grande salle des audiences royales où elle allait être introduite pour y subir une suprême épreuve.

Elle va pénétrer dans cette magnifique salle de trente mètres de long. La nuit est venue. Cinquante hommes disposés le long des murs portent des torches qui éclairent de leurs lumières vacillantes et crues la vaste pièce pleine de courtisans richement vêtus et couverts de perles qui brillent comme des étoiles. L'humble paysanne de Domremy, pensait-on, serait éblouie et déconcertée sûrement par ce splendide apparat. Auprès du trône, debout, dans un superbe costume, Charles de Bourbon attendait. Elle le prendrait sans doute pour le roi, alors éclaterait sa supercherie. Louis de Bourbon, comte de Vendôme, se présente à la porte extérieure et demande à Jeanne ce qu'elle veut :

— Parler au roi, répond-elle avec modestie.

— Suivez-moi, je vais vous conduire près de lui.

Tous les yeux sont fixés sur elle quand elle traverse les rangs de ces centaines de seigneurs qui la dévisagent avec des intentions narquoises. Elle marche avec aisance parmi ce spectacle féerique. Vendôme la présente à Charles de Bourbon qui porte les habits royaux et qui attend qu'elle le salue.

— Ce n'est pas le roi, dit-elle.

C'est Vendôme qui est déconcerté. Il montre un écuyer et dit tout troublé : « Le voici ! »

— Oh ! s'écrie-t-elle, si le Dauphin était là je le reconnaîtrais aussitôt !

Un grand mouvement se produit parmi les seigneurs qui s'agitent, le Dauphin sort de son appartement secret pour voir ce qui se passe. Jeanne l'aperçoit, va droit à lui, son chaperon à la main et lui fait les révérences d'usage à la cour :

— Dieu vous donne bonne vie, gentil prince ! dit-elle.

— Je ne suis pas le roi, fait le Dauphin. Le roi, le voici. Et il montre Charles de Bourbon.

— En nom Dieu, déclare-t-elle, c'est vous et non un autre. Je suis venue vers vous de par le Roi du ciel. J'ai nom Jeanne la Pucelle. Dieu vous mande que vous me mettiez en œuvre et je ferai lever le siège d'Orléans. Ensuite je vous conduirai à Reims pour que vous receviez votre sacre et votre royale couronne. Vous serez ainsi le lieutenant du Roi des cieux qui est roi de France ; vous recouvrerez votre royaume et les Anglais seront boutés hors de France !

II

Le roi demeure silencieux et songeur. Ces paroles l'ont bouleversé et font surgir dans son esprit une quantité de doutes et de questions. Il ne peut s'en ouvrir devant ce monde de courtisans qui épient chacun de ses gestes et écoutent. Il leur ordonne de se tenir en haut de la salle afin d'être seul avec Jeanne. Quand ils se sont retirés, il la regarde pour saisir l'expression de sa physionomie, il lui fait des interrogations pressantes. Elle lui redit qu'il sera « le lieutenant du Roi des cieux qui est roi de France, » puis elle ajoute avec autorité :

« Moi je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils du roi. Il m'envoie pour te conduire à Reims afin que, si tu le veux, tu y reçoives ta couronne et ton sacre. »

« Moi je te dis de la part de Messire que tu es le vrai héritier de France et fils du roi ! » Quelle solennité dans ces paroles et quelle émotion elles provoquent dans l'âme du Dauphin ! C'était la grande chose qui le tourmentait et qu'il n'avait jamais révélée à personne, le point douloureux de son existence. Jeanne lui rappelle alors cette nuit inoubliable et ignorée de tous, où dans son angoisse il se jeta à genoux au pied de son lit et fit cette prière à Jésus-Christ : « O mon Dieu ! si j'ai le bon droit dans les guerres que je soutiens, venez à mon aide ! »

« Le matin suivant, poursuit-elle, vous êtes entré dans votre oratoire, et là, sans prononcer un mot, vous avez fait du fond du cœur cette demande au Tout-Puissant : « Seigneur, si je suis vraiment descendant de la noble maison de France et par conséquent héritier du royaume, gardez-le en mon pouvoir et défendez-le. Si je ne mérite pas votre aide, accordez-moi au moins d'échapper à la mort et à la captivité et de trouver un refuge assuré auprès des rois, mes alliés, soit en Espagne, soit en Ecosse. »

Des larmes jaillirent des yeux du Dauphin. Les courtisans regardaient. Elle continua :

« Vous souvenez-vous aussi que le jour de la Toussaint dernière, au château de Loches, vous étiez seul à la chapelle et vous avez demandé à Dieu trois choses. Si je vous les révèle, croirez-vous que c'est Dieu qui m'envoie ? »

Le Dauphin fit un signe affirmatif. Elle ajouta :

« Voici la première prière que vous avez faite au Seigneur : « Si je ne suis point véritable héritier du royaume de France, faites, ô mon Dieu, que je ne sente plus en moi la force et le courage de poursuivre cette campagne, et qu'ainsi je ne sois plus cause de la guerre affreuse qui ravage mon pays. »

« Voici la seconde : « Seigneur, si les grandes adversités et tribulations maintenant et dès longtemps endurées par mon pauvre peuple de France proviennent de mes péchés, si ces infortunés souffrent à cause de moi, je vous en supplie, pardonnez à mon peuple. Je dois être seul puni. Faites que je porte tout le châtiment de mes péchés, quelle que soit la peine qu'ils méritent, fût-ce la mort même. »

« Enfin voici la troisième : « O mon Dieu, si les péchés de mon peuple lui attirent tant de maux, je vous en conjure, pardonnez à la nation que vous m'avez confiée ; apaisez enfin votre colère et tirez le royaume des tribulations qui le désolent depuis plus de douze ans. »

En l'écoutant, l'âme du Dauphin revivait ces heures douloureuses du passé. Comment Jeanne aurait-elle su cela, sinon par révélation ? En même temps, il se sentait plein de confiance. Dieu ne l'abandonnait pas ; il était vraiment l'héritier de France ! Il avait maintenant espoir dans l'avenir. Dieu avait parlé de lui à cette humble enfant qu'il avait véritablement inspirée.

C'étaient ses Voix qui parlaient par sa bouche et lui dictaient ces paroles persuasives qui coulaient si suavement : « Oui, Dieu s'est souvenu de la grande et belle patience que vous avez eue parmi ces grandes tribulations, il a entendu votre prière et c'est lui qui a dirigé mes pas vers vous. Je ne suis qu'une pauvre fille des champs, mais il a daigné m'envoyer S. Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite avec les anges de son ciel qui m'assistent, me parlent, m'éclairent, me fortifient depuis cinq ans. Il m'a ordonné de quitter mon père et ma mère, mon pays, mes travaux des champs, et de venir près de vous sans retard. Je dois maintenant vous révéler les moyens qu'il m'a enseignés afin que vous puissiez bouter vos adversaires hors des frontières et placer sur votre front la couronne de France. »

Il lui demanda, comme Saul vaincu par la grâce, ce qu'il devait faire.

« Gentil sire, dit-elle, donnez-moi des armes et des troupes. Ayez confiance, je saurai m'en servir, car il plaît au Roi du ciel de délivrer votre noble royaume par une simple Pucelle. »

Cet entretien dura une heure. Les courtisans n'avaient entendu que ces paroles : « Moi je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils de roi » (Déposition de Jean Paquerel. Ayroles, IV, 220), mais ils voyaient sur le visage royal l'impression qu'y causaient les révélations de Jeanne. Charles avait pleuré, puis son front était devenu serein,

maintenant il était radieux. Il se leva et fit signe aux membres de son conseil d'approcher :

— Cette Pucelle, leur dit-il, m'est envoyée de Dieu pour m'aider à recouvrer mon royaume. Il faudra l'interroger plus longuement et aviser ensuite. (Déposition de Jean d'Aulon. Ayroles, IV, 207).

Jeanne était heureuse, ses Voix l'avaient soutenue, et c'est à elles qu'elle attribuait tout le succès de son entrevue avec le Dauphin.

XII

LA FRANCE PRIE, LE DAUPHIN RÉFLÉCHIT

I

Raoul de Gaucourt, bailli d'Orléans, fera cette déposition au procès de réhabilitation : « J'étais au château de Chinon lorsque la Pucelle y arriva. J'étais présent quand elle parut devant la majesté royale en grande humilité et simplicité, comme une pauvre bergerette. Je l'ai entendue adresser au roi les paroles suivantes : « Très illustre Seigneur Dauphin, je suis venue envoyée par Dieu afin de venir en aide à vous et au royaume. » Le roi alors la vit, l'entendit, et, pour plus ample information sur ce qu'elle était, il ordonna qu'elle fût mise sous la garde de Guillaume Bellier, bailli de Troyes, maître de son hôtel, mon lieutenant à Chinon. La femme de Bellier était une personne de grande piété et singulièrement recommandable dans l'estime de tous. » (Ayroles, IV, 188).

Le roi assigna à Jeanne pour demeure le château de Coudray, — le troisième château, qui s'élevait dans la troisième enceinte, — afin de l'avoir tout près de son palais et de s'entretenir avec elle. Il y avait dans ce château une chapelle dédiée à S. Martin. Elle se hâta d'y aller prier, et elle y trouva S. Michel et ses Saintes. Avec quelle ferveur et quelle joie elle leur exprima sa reconnaissance ! Mais ces moments d'expansion furent trop courts à son gré, et elle pleura quand ses deux protecteurs la quittèrent. Ils venaient pour la consoler, l'encourager, la féliciter de son obéissance : un séjour plus prolongé eût pu amollir son courage. Elle dut prier aussi S. Martin, le patron de la France avec S. Michel, de seconder ses efforts et de l'aider à sauver cette France qu'il avait commencé à façonner. Puis, elle se remit aux mains de l'épouse de Guillaume Bellier, Anne de Maillé, dont elle obtint aussitôt toute la confiance, car elle était pieuse, prudente, modeste, irréprochable.

Le soir même, dans un nouveau Conseil, le Dauphin déclara qu'il la regardait comme l'envoyée de Dieu, et l'on décida, — non sans contradiction, car dès lors La Trémoïlle laissa percer sa haine pour elle, — qu'elle serait examinée par des docteurs en théologie, des canonistes et des légistes.

Pendant ce temps la France priait. Les Etats-Généraux, réunis à Chinon six mois auparavant, avaient ordonné des processions et des prières publiques pour le succès des armes royales. On avait accordé au Dauphin cinq cent mille francs, somme énorme pour ce temps de grande misère. Surtout l'assemblée, comprenant combien l'union était nécessaire, — l'union sacrée, — avait supplié le Dauphin Charles de rassembler autour de lui tous les princes du sang, de faire la paix avec le duc de Bourgogne, de recevoir en grâce Richemont, et de choisir un magistrat intègre et énergique qui organisât la justice, car le brigandage et le pillage régnaient partout, dans ce qui restait de la France.

On priait dans toutes les provinces, mais surtout à Domremy. La maison de Jacques d'Arc était devenue une maison de deuil. Le père était plus triste que jamais. Avait-il pardonné à sa fille son départ précipité ? Il avait compris qu'elle ne pouvait pas lui faire ses adieux : avec sa nature autoritaire, il lui aurait défendu de partir. La lettre de Jeanne l'avait touché, car il l'aimait bien, il n'avait jamais douté d'elle, et la connaissant pieuse, sage, réfléchie, il se disait qu'elle avait obéi à une inspiration supérieure. Mais malgré son ferme patriotisme il ne désarmait pas. C'est en vain que Jean de Metz et Bertrand de Poulangy étaient venus pour lui expliquer que c'est Dieu qui envoyait Jeanne au secours du roi, pour lui dire leur admiration, leur dévouement, leur vénération pour elle, il ne contestait point, mais il se renfermait dans un silence hostile.

Isabelle Romée, plus tendre et plus enthousiaste, comprenait mieux, mais elle se taisait pour ne point troubler la paix de la famille, et, sachant que la prière est le grand moyen d'apaisement, elle avait décidé de faire le pèlerinage de Notre-Dame du Puy. Jean de Metz et son ami lui avaient promis de s'y rendre eux-mêmes et de l'y rencontrer. Ils parleraient de Jeanne et ils prieraient ensemble pour elle et pour la France.

Cette année 1429, Pâques tombait le 27 mars et le jour de l'Annonciation coïncidait avec le Vendredi-Saint. Cette coïncidence était l'occasion d'un Jubilé et d'un imposant pèlerinage à Notre-Dame de France, du Puy-en-Velay. On y verrait des foules immenses, comme celles qui font la joie des catholiques à Lourdes de nos jours. Les voyages étaient facilités par l'hospitalité qu'on recevait dans les hôtelleries et dans les abbayes. Pendant que Jeanne, après avoir conquis le roi à sa cause, habitait le château du Coudray, sa mère faisait ses préparatifs pour le pieux voyage du Puy. La Pucelle ne pouvait ignorer ses intentions, et ainsi la mère et la fille demeuraient dans une intime union de cœur et de pensée.

II

Anne de Maillé prodiguait à Jeanne des soins tout maternels ; elle lui donnait des femmes qui demeuraient la nuit auprès d'elle. Le Dauphin avait aussi assigné à l'envoyée du ciel un jeune page de quatorze ans, Louis de Coutes, le fils orphelin d'un chevalier qui s'était fait tuer pour la France. Cet enfant restait près d'elle, dans le donjon, pendant le jour. Ce qui le surprenait c'était de voir de hauts personnages qui la visitaient sans cesse. Il sortait alors, par discrétion, il ne savait pas ce qu'ils venaient lui dire. Quelquefois aussi le roi la mandait chez lui. Mais ce qui le frappait surtout, c'est que souvent elle s'agenouillait dans sa chambre, et pa-